

T 303, 15

La Bête à sept têtes

Un homme et une femme sans enfants. [La femme a] envie de manger du poisson. [L'homme] va à la pêche, prend un gros poisson, comme un enfant.

— Tu me prends donc ?

En l'entendant, il a peur et le lâche.

Il dit ça à sa femme.

— Ah ! C'était lui que je voulais.

— Je *vas* retourner.

Il y va, le reprend.

— Tu me prends ?

— Oui et je t'emporte.

— Que ta femme mange ma chair, et elle fera trois garçons ; [donne] mes *foies* à ta chienne [et elle fera] trois chiens mâles semblables ; ...<sup>1</sup> à ta jument, [et elle fera] trois poulains semblables. Tu planteras mes arêtes dans ton jardin et il poussera trois arbres semblables. Chaque enfant aura son chien, son cheval et son arbre.

Ainsi se passe, trois mois après.

Un jour, un des enfants, [devenu] grand, veut voyager ; il arrive [dans] une ville triste, demande à l'hôtel :

— Pourquoi tout le monde [est] si triste ?

[2] — Ah ! une bête mange tous les ans une fille de vingt ans.

— Ne peut-on la détruire ?

— Non, impossible. C'est, cette fois, la fille du roi que le sort a désignée. Elle est dans la chapelle que son père a fait faire et doit y être mangée.

Il part avec son chien, son cheval et son sabre<sup>2</sup>. La fille dit :

— Ah ! sauvez-vous : [vous serez] mangé avec moi.

— Montez sur mon cheval. Tenez-moi bien.

La bête arrive et se jette sur la fille. Lui, à coups de sabre, abat une tête ; le chien, [une] aussi ; le cheval, à coups de pied, une aussi. En voilà trois<sup>3</sup> d'abattues qui repoussent.

— A demain, dit la bête, après sept heures de combat.

— Soit. J'y consens, à la même heure.

Il conduit la fille au château, à la grande surprise de tous et à la<sup>4</sup> frayeur.

— La bête va se fâcher, nous détruire. Elle est préférée<sup>5</sup>.

Le lendemain, même combat. Il lui abat encore cinq têtes. Elle demande grâce.

— Non.

---

<sup>1</sup> *Lacune.*

<sup>2</sup> *Première notation rayée : fusil.*

<sup>3</sup> *Ms : 5*

<sup>4</sup> = *leur.*

<sup>5</sup> = *Il est préférable de lui laisser la fille.*

Il abat encore les deux [têtes] (car elles repoussaient). Il demande le mouchoir à la fille avec son nom et celui de son père, prend les sept langues et les met dedans, la mène au château et s'en va.

[Deux]<sup>6</sup> chaudronniers, passant par là, voient la bête détruite avec les sept têtes. Ils les coupent et disent :

— Nous avons détruit la bête.

— Eh bien ! Que ma fille épouse celui des deux qu'elle voudra.

Elle y consent.

Le jour du mariage, le jeune homme arrive, le chien court vers la jeune mariée dans l'église qui le reconnaît. Elle se trouve mal.

— Pourquoi ?

— C'est mon sauveur qui est là et je ne veux me marier qu'avec lui !

Le chaudronnier [est] puni.

Le soir, dans leur chambre, il aperçoit une lumière dans un bois.

— Qu'est-ce ?

— Ceux qui y vont y restent.

Le lendemain, même lumière.

— Même que tu n'y [3] va pas, tu ne reviendrais pas.

Il y va avec cheval et chien, entre, voit beaucoup de statues et une dame (fée).

— Qui vous permet d'entrer ?

— Ah ! et qu'est-ce que ces gens en peine ?

Elle le touche de sa baguette et le voici aussi en statue.

Chez lui, on regarde son arbre qui jaunit.

— Il est malade ou mort.

Le cadet veut aller à sa recherche, descend à l'hôtel où la dame le prend pour son frère :

— Il y a longtemps que votre dame vous cherche. Allez-y vite.

Il a l'air de ne pas se rappeler et on lui indique. [La princesse] l'embrasse, le prenant pour son mari. Lui, ne dit rien, reconnaît l'erreur.

Le soir, dans sa chambre :

— Qu'est cette lumière ?

— Je te l'ai déjà dit. On n'en revient pas. Je croyais que tu y étais allé.

Il se dit : « Mon frère y est sans doute ! » Le lendemain, il y va, voit son frère en statue et même chose lui arrive.

Son arbre jaunit. Son père et sa mère [sont] bien inquiets ! Le plus jeune veut partir malgré eux, arrive au même hôtel. Même chose de la part de l'hôtesse. Même accueil de la femme. Lui [est] triste.

— Pourquoi restes-tu si rude, si sombre ?

Le soir, elle lui dit :

— Pourquoi montes-tu ici ton sabre ?

— C'est que j'en ai besoin.

Il voit la lumière :

— Qu'est-ce donc ?

---

<sup>6</sup> Première notation rayée : rencontre 2 chaudr. sur le chemin.

— Je ne comprends pas que tu me demandes cela ; je croyais que [5] que tu y avais été puisque, deux fois, tu me l'as demandé.

Cela lui donne le soupçon pour ses frères. Il y va, le lendemain, voit ses deux frères. [La fée] veut le toucher de sa baguette, mais d'un coup de sabre, il la désarme, la menace.

— Rends-moi mes frères et tous les autres ou je te tue !

Elle ramasse sa baguette, et lui, se défiant :

— Les voilà tous vivants !

Et il lui coupe aussitôt le cou.

Ils s'en vont donc.

Il y avait des musiciens *que* se mettent en tête et rentrée triomphale ! Et la femme [est] embarrassée entre les trois<sup>7</sup>. Mais son mari s'est révélé.

*Recueilli en septembre 1887 à Bouhy auprès de Marie Corneau, femme Poirier, née à Annay [en 1842], 45 ans, résidant à Come, commune de Bouhy, [É.C. : née le 12/02/1842 à Annay, mariée le 25/02/1862 à Annay avec Symphorien Poirier, journalier en 1881, propriétaire en 1891, résidant à Cosme, Cne de Bouhy]. Titre original. Arch., Ms 55/1. Cahier Bouhy-Entrains, p. 2-5.*

*Marque de transcription de P. Delarue.*

Catalogue, I, n° 15, vers. E, p. 152

---

<sup>4</sup> = *par la ressemblance des trois frères.*